Gonzalve Desaulniers

Les bois qui chantent

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Michaël Delatte (1993-), *Feuilles d'automne* (vers 2009),
collection particulière.

Gonzalve Desaulniers (1863-1934).
Source : BAnQ.

LES BOIS QUI CHANTENT

Je dédie ce livre à ma femme

Ô BOIS ! c'est dans votre ombre, au pied de vos érables,
Quand les averses d'or vous faisaient palpiter
Ou quand le soir tombait sur vos lacs innombrables
Que je me suis souvent assis pour vous chanter.

Notre verbe

Nous l'aimons parce qu'il s'est fait avec les âges,
Parce que nous l'avons un jour balbutié,
Parce qu'il se confond avec tous nos usages
Et que c'est avec lui que nous avons prié.

Il nous vient du pays des pères de nos pères,
Il s'est chargé, chemin faisant, d'alluvions,
Mais tel qu'il fut jadis aux lèvres des trouvères,
Tel on le trouve encor dans nos vielles chansons.

Il est limpide comme l'eau de nos fontaines,
Il est fluide comme l'eau de nos torrents,
Nous l'avons défendu contre toutes les haines
Et nous le maintiendrons contre tous les courants.

Lettre de la montagne

À mon ami Jean Charbonneau

Je t'écris d'un endroit perdu dans la montagne,
Loin des cités, ayant la forêt pour compagne,
Distrait par le babil des oiseaux, le matin,
Servi par ma raison moins que par mon instinct,
Heureux, comme un berger du temps de Théocrite,
D'une simple fougère et d'une marguerite.
Tu veux savoir comment je vis, ce que je fais
Dans ce val caressé par l'aile des vents frais ;
Comment, le front chargé de longues insomnies,
J'ai retrouvé le calme en ses ombres bénies !
La maison que j'habite est près d'un lac.
Les eaux Mirent les papillons, les lis et les roseaux.
Ma vue au loin s'étend sur des objets tranquilles ;
Sur la courbe des monts qu'allongent les presqu'îles,
Sur des bouleaux tout blancs, sur des sapins tout verts,
Sur des ravins gercés par le gel des hivers.
Mes jours coulent plus lents de l'aube au crépuscule,
Jamais mon horizon n'avance ou ne recule.
Si quelque brume vient, jusque sur les vergers,
Dénouer le fil blanc de ses tissus légers,
Il me reste le chant des nids qui sont plus proches,
Les aboîments du chien et les échos des cloches.
Lorsque le bûcheron cogne dans la forêt
Je sens passer la mort sur les pins, à regret.
J'erre dans les sentiers du chevreuil, je me penche
Pour ne pas recevoir le soufflet d'une branche,
Ou je m'assieds au pied des grands saules, parmi
Les feuilles où l'été semble s'être endormi,
Où j'arrache au hasard des gaulis sur la route
Pour mettre, impatient, les mouches en déroute.
Un brin d'herbe m'enchante, un liseron vermeil
Me tient lieu sous le bois d'un regard du soleil.
Je fais un lit de mousse aux sources paresseuses
Qui coulent des sommets, limpides et frileuses,
Et dont les gazouillis, au milieu des ormeaux,
Ont la grâce des sons et la saveur des mots.

Le soir, sur le perron qu'embaument les résines,
Lorsque l'ombre a noyé les montagnes voisines,
Je regarde monter les étoiles, troupeaux
Que le berger nocturne, au son de ses pipeaux,
Promène dans le champ que Dieu sème et moissonne.
Je sens autour de moi que la forêt frissonne
Sous l'averse des feux stellaires ; je frémis
D'entendre par moment dans les bois rendormis,
Où rien ne vole, où rien ne bouge, où rien ne rôde,
Le hurlement des grands carnassiers en maraude.
Je me prends à compter les constellations ;
Et quand la lune enfin, dans ses ascensions,
Se dresse brusquement sur les cimes bleuies,
Les eaux du lac désert en sont comme éblouies,
Et ses rayons, traînant sur leur face, me font
Un pont doré qui me relie au ciel profond.
Alors mon rêve ailé, sous la voûte infinie,
Se meut dans l'éther pur et vide d'harmonie.
Quand le matin s'éveille et quand il s'est frayé
Un passage à travers le feuillage mouillé,
Le val s'anime et c'est l'espoir ! et c'est l'ivresse !
D'une invisible main tout reçoit la caresse,
Et le soleil vainqueur, par l'aube libéré,
Laque d'un rouge vif la colline et le pré.
C'est l'heure où mon esprit se raccroche à la terre ;
Où la nature n'offre à l'homme aucun mystère ;
Où les arbres plus lourds de la sève des nuits
Dans leurs bourgeons éclos nous promettent des fruits ;
Où le rythme du lac, du bois, de la montagne,
Du rythme aérien des branles s'accompagne.
Ce que l'âme a de grave en elle et de profond
À l'âme qui jaillit des choses correspond.
Moments délicieux et qui font que l'on prie
Avec la piété des fleurs dans la prairie.
Viens, mon ami, goûter ces moments merveilleux
Et tu rapporteras dans ton cœur, dans tes yeux,

Des images que rien ne rompt et ne déforme,
Quand penché sur l'érable et quand penché sur l'orme
Tu sentiras en toi l'évanouissement
Des soucis et des deuils descendre infiniment.

Canada

Terre des libertés !
Dans les ors des étés
Les cieux t'inondent
De fleurs et de chansons
Pour que dans les moissons
Courent les chauds frissons
Qui te fécondent.

Terre des bois ombreux
Et des lacs plus nombreux
Que les étoiles !
Tes rameaux infinis
Tamisent dans les nids
Tous les rayons bénis
Comme des toiles.

Toi que deux océans
Baignent de flots géants,
Terre chérie !
Que tes fils désormais
Réunis à jamais,
Labourent dans la paix,
Ô ma Patrie !

Marguerites

Je t’ai cueilli dans les blés verts,
Des marguerites toutes blanches,
Sur lesquelles les cieux pervers
Versaient de blondes avalanches.

Je les mettrai, si tu le veux,
Sur ton épaule au pur ovale
Pour que le noir de tes cheveux
Baigne dans leur blancheur rivale.

Et les oiseaux qui passeront,
Te voyant à leurs sœurs pareille,
Comme moi te moduleront
Des choses douces à l’oreille.

La fille des bois

Et son cœur fut pris par un guerrier blanc !
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
        Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule va, de longs jours entiers,
        Par son rêve émue.

Ce fut dans la plaine au ciel attiédi,
Quand la flambe d’or descend du midi,

Que lui vint ce rêve.
Près de son ruisseau le guerrier passa,
Et de loin son œil longtemps caressa
Ses pas sur la grève.

Que lui donna-t-elle au guerrier vaillant ?
Les bois pleins de bruits, le flot babillant,
Pourraient nous le dire.
Mais le doux secret lui sera gardé,
Car les bois au flot ont recommandé
De ne pas médire.

Des bruissements d'aile et de chansons
Se sont envolés, rieurs, des buissons
Dont l'âme voltige,
Et comme le daim, las de l'abreuvoir,
Le guerrier s'en fut, sans souci d'avoir
Coupé cette tige.

Les mois et les ans ont passé depuis,
Et la fleur des bois qui n'a plus d'appuis,
Dont l'avenir sombre,
Sourit aux oiseaux dans l'attente encor
De la vision qui manque au décor
De sa forêt sombre.

Dans les matins blonds, dans les soirs tombés,
Dans le vent qui fait les joncs recourbés
Et l'arbre farouche,
On la voit pensive au bord des chemins,
Et le lendemain sur les lendemains
Lentement se couche.

De décembre morne à juin triomphant,
Quand la sève monte ou l'écorce fend
Au souffle du pôle,

Elle dit sa peine aux grands horizons
Et marche, oubliant bouvreuils ou bisons,
Son arc sur l'épaule.

Et pourtant plus d'un chasseur donnerait
Ses plus belles peaux d'élan sans regret,
Pour un baiser d'elle,
Mais la fière enfant, toute à son passé,
Au vieux souvenir jamais effacé
Veut rester fidèle.

Car son cœur fut pris par un guerrier blanc.
Quand la bise mord le bouleau tremblant,
Quand la forêt mue,
La fille des bois, dans les grands sentiers
Toute seule va, de longs jours entiers,
Par son rêve émue.

Vita et mors

Ce matin un brouillard plus léger s'insinue
Qui, montant de la mer, voile à peine la nue,
Et je descends, dans une hâte d'y courir,
Sur la grève où le flot lentement vient mourir.
Les dernières lueurs de l'aube se dispersent.
Pendant qu'à tournoyer de grands oiseaux s'exercent
En poussant vers le ciel moins rouge un cri perçant
Qui vient rompre le rythme étrange du jusant ;
Pendant qu'à l'horizon où gît la nuit sereine,
Par une déchirure énorme et souveraine
L'astre du jour éclate et vient teindre d'or pur
Dans ce décor mouvant le rideau de l'azur.

Je laisse ma pensée errer, libre et ravie,
Et je goûte le sens éternel de la vie.

Ce soir la brise tiède expire. La forêt
Tressaille mollement et repose ; on dirait
Que lasse de jaser avec le vent qui passe
Elle étend son manteau de feuilles dans l'espace
Pour mieux dormir et mieux étouffer tous les bruits
Qu'avivent les matins et qu'éteignent les nuits.
Et pendant qu'adossée à la montagne sombre
Elle se diminue encore dans cette ombre,
Effaçant peu à peu les ultimes reflets
Que le jour disparu retient sur les sommets ;
Pendant que de partout le silence dilue
Les choses autour d'elle où plus rien ne remue,
Un frisson me secoue, aigu comme un remords,
Et j'éprouve le sens éternel de la mort.

À Crémazie

Vers lus lors de l'inauguration
du monument Crémazie
au square Saint-Louis.

Poète, tu vois, la terre est en fleurs,
C'est le mois de juin, le mois des couleurs,
        Des métamorphoses ;
Celui qui pressent déjà les moissons,
Le mois qui dans l'air suspend les chansons
        Sur l'âme des choses.

C’est le règne des reflets infinis ;
Le recueillement des bois et des nids,
        Le rappel des ombres,
Les mystérieux gazouillis d’amour
Dans les frondaisons des pins dont le jour
        Dore les fils sombres.

Moi des souvenirs, poète, celui
Qui joyeusement nous prête aujourd’hui,
        Dans sa clarté douce,
Pour glorifier ton buste en ce lieu,
Un pan de verdure, un coin de ciel bleu,
        Un tapis de mousse.

Le reconnais-tu, ce beau ciel d’été ?
C’est lui que ta voix jadis a chanté,
        Fière et solennelle.
Avant que par le malheur terrassé
Ton Génie, ainsi qu’un aigle blessé,
        Eût fermé son aile.

Tu t’en es allé mourir près des flots
Dont les bruits amers couvraient tes sanglots
        Criés sur les grèves,
Espérant toujours, des embruns jaillis,
Les murmures doux des vers du pays
        Pour bercer tes rêves.

Tu n’as pas en vain, poète, espéré,
Car tout chante autour du bronze inspiré
        Qui te fait revivre ;
Qu’importe un passé douloureux, tu viens
Reprendre ta place au milieu des tiens
        Que ta joie enivre.

Dans les nuits ainsi que dans les rayons,

Parmi les oiseaux et les papillons
Dont le vol t'effleure,
Sous un toit chargé d'arômes subtils,
Sans craindre à jamais de nouveaux exils,
Maintenant demeure !

Demeure, ô poète, et si quelquefois
La neige interrompt le concert des bois
Ou de l'hirondelle,
Attends les réveils qui ne tardent pas,
Et sache, oublié d'hier, qu'ici-bas
Tout se renouvelle.

Angélus

Enfant, de la cloche qui tinte
Écoute le son grave et lent
Qui dans la clarté presqu'éteinte,
Donne à ta prière un élan.

C'est l'heure où l'ombre tend ses voiles ;
Où dans l'espace inmesuré
Vont s'orienter les étoiles,
Troupeau par la nuit égaré.

Écoute cette voix qui passe
Sur l'aile invisible de l'air
Ton âme en peut suivre la trace
Jusqu'au fond de l'horizon clair.

Elle passe et la fleur vermeille,
L'arbre songeur, le flot dormant,

Comme nous deux prêtent l'oreille
Dans un profond recueillement.

Épître

Je suis triste jusqu'à la mort, mon bien-aimé,
Triste d'avoir voulu, dans le bois parfumé
Par l'odeur du sapin, de l'yeuse et du tremble,
àRefaire le chemin que nous faisions ensemble.
Pourtant je ne devais jamais plus y venir,
Mais ce bois était plein de ton cher souvenir.
Chaque arbre me parlait de toi, dans chaque sente
Toujours je retrouvais ton image présente.
Comme je revois mieux l'heure où tu m'apparus !
J'étais aux pieds des monts, l'été sur les blés drus
S'épandait lourdement. Dans la plaine inégale
L'éclair des faulx rythmait le cri de la cigale,
Et pendant que les faulx courbaient les blés, pendant
Que la torpeur de l'air, sous le soleil ardent,
Abattait tout, les prés, les coteaux et les branches ;
Pendant que, déployant leurs fines ailes blanches,
Les papillons bravaient cette immobilité,
Tu passas et tu vins jusqu'à moi. La gaîté
De mes seize ans te fit audacieux et tendre
Et la main que tu pris je ne pus la reprendre.
Nous cheminâmes sous les pins, t'en souvient-il ?
Ces grands pins nous versaient un arôme subtil.
Des vols légers s'entrecroisaient dans les ramures
Et je me demandais si les proches murmures
Des sources n'étaient pas un écho de ta voix.
Ô ces premiers désirs ! Ô ces premiers émois !

D’une chair qui sommeille et d’un cœur qui s’ignore
Malgré mes pleurs, vois-tu, je les bénis encore.
Nous y revînmes bien souvent dans ces chemins !
Dois-je te rappeler les joyeux lendemains
Qui suivirent ? Tu sais mieux que moi ce qu’ils furent.
Les mots que nous disions quand les feuilles murmurent
Je les entends toujours, tu ne les entends plus.
Tu fus mon compagnon tout un été, tu fus
Celui qui chaque jour, quand les durs attelages,
Pliant sous la moisson, descendaient aux villages,
Me ramenait à ma demeure et me disait
Les doux propos dont tout mon être se grisait.
Nos rires éclataient sur les routes déclives,
Alors que les fossés, bordés de fleurs tardives,
Embaumaient l’air et que dans mon blanc tablier
Tu cueillais la framboise et le fruit du mûrier.
Quand les soirs déroulaient le voile des pénombres,
Muets, nous regardions se détacher les ombres
Des flancs de la montagne et sur les bois épais
Mélancoliquement redescendre la paix.
Des silences soudains montaient des lacs tranquilles
Et nos yeux, s’égarant aux pieds de leurs presqu’îles,
Qu’un cercle de clartés nocturnes entourait,
Reflétaient l’infini du ciel qui s’y mirait.
Puis lorsque retombaient les ultimes ténèbres,
Semant d’étoiles d’or leurs tentures funèbres,
Tu t’asseyais comme un amant à mes genoux
Et la douceur des nuits se glissait entre nous.
J’aurai vécu ma vie en ces heures trop brèves !
Et c’est toi qui rompis le fil bleu de mes rêves,
Car un matin tu t’en allas, sans nul souci
Du morne isolement que tu créais ici ;
Et la petite paysanne délaissée
Ne fut plus dans ton cœur qu’une image effacée !
Cependant, tu m’aimas, car j’ai tenu souvent
Ton front brûlant sur mon épaule quand le vent

Charriait sur le val les feuilles de septembre,
Pauvres feuilles mourant dans des plis d'or et d'ambre.
Tu m'aimas, je le sais, mais il aurait fallu
Aimer aussi mon champ ; tu ne l'a pas voulu.
Dans le calme des pins, dans la fraîcheur des sources,
Dans les sentiers croisés au hasard de nos courses,
Dans l'ombre des forêts, dans le chant des oiseaux,
Dans les brouillards rosés qui traînent sur les eaux,
Dans les blés jaunissants, dans l'avoine fleurie,
Dans les petites fleurs tachetant la prairie,
Dans les cloches troublant la dolence de l'air,
Dans le soir empourpré, dans le matin plus clair,
Dans les grands bœufs paissant au bruit de leurs clarines,
Ou sous nos humbles toits parés de capucines,
Tu n'as vu que moi seule et tu n'as pas compris
Que l'amour de la terre, hélas ! était le prix
De mon amour et que dans la tige qui ploie
Il te fallait chercher le secret de la joie
Mais tes mains n'étaient pas faites pour nos labours.
Tu ne sais que chanter comme ces troubadours
Dont les vieux imagiers ont gravé la mémoire.
Volages amoureux, épris de folle gloire,
Et qui de bourgs en bourgs, dans les temps anciens,
Faisaient pleurer des yeux, comme pleurent les miens.

Caprice

Oui, si j'étais femme aimable et jolie !
A. DE MUSSET

Moi, si j'étais femme et si j'étais belle,
Je serais rebelle

À tous les amours ;
Me souciant peu d'aimer ou de plaire
Je serais légère
Comme mes atours.

Légère comme un nuage, comme une
Caresse de lune
Par un soir de mai,
Légère comme un flot de mousseline,
Comme la bruine
D'un ciel parfumé.

Je serais l'oiseau qui, rasant la plaine,
De sa cantilène
Trouble l'horizon
Sans se demander si là, sur la route,
Une oreille écoute
De loin sa chanson.

J'aurais pour chacun de l'insouciance
Vive la science
D'être tout à soi !
Je passerais fière au milieu du monde ;
Tant pis si l'on fonde
Un espoir sur moi.

Je ne voudrais pas pour une caresse
Jeter ma jeunesse
Au bras d'un vainqueur ;
L'amour est un feu qui vite s'allume
Et trop tôt consume
Son adorateur.

Je voudrais n'avoir que robes nouvelles,
Chiffons et dentelles,
Corset de velours,

Être à tout propos d'une gaîté folle,
Pour que l'on raffole
De moi tous les jours.

Quoi de plus charmant qu'une femme blonde,
À la taille ronde,
À l'œil vif et clair,
Qui dans les grands bals, coquette et gentille,
Rit, valse et babille,
Libre comme l'air.

Mais si l'on venait me dire à l'oreille
Qu'en se faisant vieille
La figure prend
Des plis sur lesquels, redoutable embûche,
La beauté trébuche
En chemin courant ;

Que la jeune fille est comme une source
Qui file sa course
Au petit bonheur
Et finit toujours par aller se prendre
À quelque méandre
D'un fleuve enchanteur ;

J'aurais, j'en conviens, quelque peu l'envie
D'aiguiller ma vie
Sur ces sentiments ;
De jeter mon masque au nez d'Épicure
Et faire une cure
De mes errements.

Car on a beau faire et l'on a beau dire
C'est se contredire
Que nier l'amour,
Et je ne crois plus vraiment que l'on puisse

Garder un caprice
Pendant plus d'un jour.

C'est pourquoi si, moi, j'étais femme et belle,
Je serais rebelle
Pour un jour ou deux,
Et puis si quelqu'un revenait me dire
Que son cœur soupire
Pour mes jolis yeux,

Je ferais, un peu par accoutumance,
De la résistance
Jusqu'au lendemain,
Mais serais au fond la plus désireuse
Et la plus heureuse
De donner ma main.

Automne

Sur le versant du mont les arbres
Se dévêtent de leurs atours
Qui s'en vont recouvrir les marbres
Des tombeaux aux sombres contours.
Les collines se font plus blanches,
Le ciel d'azur se fait plus gris,
Et les petits hôtes des branches
Ne troublent plus l'air de leurs cris.

Qu'est-ce donc qu'apporte l'automne
Dans les plis de son manteau noir ?
Que dit sa plainte monotone

Aux vieilles tours quand vient le soir ?
Et pourquoi l'humble violette
Qui charmait souvent nos ennuis
Ne fait-elle plus sa toilette
Au sortir de ces longues nuits ?

Ah ! c'est que, déployant ses ailes,
Le froid hiver va revenir
Chasser les pauvres hirondelles
Que d'autres cieux voient accourir.
Le temps des illusions passe,
Tout reprend sa réalité,
Et souvent le moindre vent casse
Plus d'un grand chêne à tort vanté.

Mais laissons-là, mon adorée,
La nature avec ses frimas,
Que nous importe la durée
Ou la rigueur de ses climats.
N'avons-nous pas un coin de terre
Où le soleil reluit toujours
Pour y couler, dans le mystère,
Les folles heures des amours.

In memoriam

Vers dits sur la tombe de Lusignan.

C’est ici l’endroit où le fossoyeur,
De l’éternité sombre pourvoyeur,
À mis sa dépouille,
Ou le vent qui meurt au pied des cyprès
Tisse le velours d’un gramen épais
Pour qu’on s’agenouille ;

L’endroit où nos cœurs se sont souvenus
Que s’il faut la laine à ceux qui sont nus,
Aux oiseaux les arbres,
Aux blés les rayons, à l’air les parfums,
Il nous faut aussi donner aux défunts
Des fleurs et des marbres.

Et nous lui donnons les deux aujourd’hui,
Pour que si jamais il sent de l’ennui
La ronce vivace,
Ces fleurs aux tons blancs lui parlent de nous,
Ce marbre sacré, de nos deux genoux
Lui garde la trace.

Amis, s’il est vrai que nos oraisons
Ouvrent les cercueils sur des horizons
D’amours éternels,
Et portent vers des champs d’azur et d’or
Les âmes, dans leur lumineux essor,
Au bout de leurs ailes ;

Que ces oraisons sont comme un flambeau
Qui filtre à travers les ais du tombeau
Ses lueurs plus douces
Que les blonds reflets tombés des bois lourds,
Quand l’aube vermeille, aux levers des jours,
S’épand sur les mousses ;

Mêlons notre voix à l’essaim léger

Des prières qui viennent voltiger
Au-dessus des tombes
Et prêtent aux morts, du monde bannis,
our escalader les cieux infinis,
Le vol des colombes.

Soir gaspésien

Ami, livre ta voile au vent léger qui passe :
Sur les bois assoupis et la mer jamais lasse
Un rideau d'ambre et de lumière est étendu.
Pour les flots agités c'est l'instant attendu,
Et pour les hommes c'est l'heure exquise et frivole
Où le souci des jours prend le large et s'envole.
Embarquons-nous, la baie est déserte, le soir
Rallume le vieux phare à l'angle du musoir,
Pour que si dans la nuit constellée et sans lune
Quelque nuage errant posait son aile brune,
Nous revenions au port sous son œil vigilant.
Aucun bruit, si ce n'est le vol d'un goéland,
Ne vient troubler la plage où dort une eau tranquille.
Regarde, par delà la lointaine presqu'île ;
Le cap s'embrase et las de son dernier effort
Le soleil se raccroche à ses flancs lamés d'or.
Sous l'averse des feux les collines chancellent.
Partout sur les versants les grands pins étincellent
Et leur cône paraît, vers l'ombre projeté,
Dans cette flamme éparse un point diamanté.
C'est un déroulement de teintes inconnues
Dont se coiffent les monts et s'irisent les nues.
Et, pendant qu'attiré par la nuit, le soleil

Brusquement se dérobe à ce décor vermeil,
Il semble qu'une main invisible dénoue
Une écharpe gemmée et qu'un dieu la secoue
Pour laisser choir, du haut des cieux épanouis,
Dans la mer de saphir un énorme rubis.

Mouettes de France

Vers écrits à bord du steamer France,
dans le port du Havre, le 7 août 1914

Mouettes, qui liez la grâce de vos ailes,
Lorsque la nuit descend, à la courbe des flots ;
Mouettes, que les mers, quand vous courez vers elles,
Jettent comme un espoir à tous les matelots ;

Mouettes, qui semblez des petites croix blanches ;
Qui palpitez au bout des vagues follement
Et qui, dans les embruns roulés en avalanches,
Tombez et retombez sans cesse éperdument.

Mouettes, qui ce soir, du haut de nos falaises,
Découpant sur le ciel un nimbe éblouissant,
Lancez vos cris joyeux aux flottilles anglaises
Comme si vous vouliez les bénir en passant ;

Ô Mouettes, venez de partout plus légères,
Venez du Nord, venez du Midi, bercez-vous
Sur la côte normande où vont pleurer les mères
Sur les plaines d'Alsace où meurent les époux ;

Survolez, survolez les frontières anciennes,
Car nous sentons déjà vos ailes nous porter
Sur les rives du Rhin où viennent se heurter
Les mouettes de France aux cigognes prussiennes.

Ne cherchons pas

Viens sur les bords du lac tranquille où l'eau s'allonge,
Puisque déjà sur le vallon l'ombre descend ;
Les bois sont recueillis et le ciel pur prolonge
Les restes d'un beau jour qui va s'affaiblissant.

Rien ne vaut les moments perdus dans ce silence ;
Rien n'égale le charme apaisant de ce soir
Alors que la nature étend sa somnolence
Sur la berge où souvent nous vînmes nous asseoir.

C'est ici que l'été dernier nous nous aimâmes ;
Un an s'est écoulé depuis, et nous sentons
Que cet an a suffi pour disjoindre nos âmes
Loin des sentiers chéris dont nous nous écartons.

Pourtant rien n'est changé, le même flot s'enlace
Autour de ton pied nu comme autrefois, le vent,
Le même vent léger, sur ton épaule lasse
Se joue et la caresse et lui rit comme avant.

Tout ce que nous aimions, les feuilles frémissantes,
Le torrent dévalant sous les pins toujours verts,
Les îles dont nos pieds foulent les fleurs naissantes,
Les nénuphars dont les étangs sont recouverts,

Les monts charnus, les champs marbrés, les libellules
Cousant d’un long fil d’or l’écharpe des soirs bleus,
Les matins embrumés et les clairs crépuscules
Qui retiennent le jour expirant sous nos yeux ;

Tout ce que nous aimions revit, les mêmes choses
S’offrent à nos regards, à nos sens, à nos cœurs ;
Plus près de nous encor l’encens des mêmes roses
S’exhale triomphant des calices vainqueurs.

Pourquoi donc sommes-nous dans tout ce qui persiste
Les seuls à ne plus être ainsi que nous étions ?
Et qu’est-ce que la vie a fait qui nous attriste
Quand tout est joie et grâce et sourire et rayons ?

Mes mains sont à tes mains désormais étrangères ;
Tes yeux ne lisent plus dans mes yeux leur destin.
Pourquoi donc notre amour aux attaches légères
S’est-il, quand tout renaît, si brusquement éteint ?

Ne cherchons pas, goûtons cette heure évocatrice
D’un passé dont la cendre est brûlante à demi,
Et laissons de ce qui fut peut-être un caprice
Flotter le cher parfum sur le lac endormi.

Chanson des bois

Où donc allez-vous, mon beau fiancé ?
– Je m’en vais au fond du bois nuancé
        De vert et de rouge,
Vers la solitude où courent le daim

Et l'ours et l'élan qui bondit soudain
Quand le chasseur bouge.

Quand reviendrez-vous, mon beau fiancé ?
– Quand la brise aura de nouveau bercé
Les nids d'hirondelles,
Quand, dans les grands bois qu'auront fuis les loups,
Les chênes mettront dans tes grands yeux doux
Des ombres nouvelles.

Qu'apporterez-vous, mon beau fiancé,
À l'enfant des bois dont le cœur blessé
Va compter les lunes ?
– Des peaux de renards et de caribous,
Des colliers plus bleus que l'œil des hiboux,
Pour tes tresses brunes.

Mon secret

Si je vous le disais que vous êtes jolie,
Jolie à rendre fous les hommes et les dieux
Et qu'en vous regardant, mignonne, l'on oublie
Qu'il est un autre ciel que celui de vos yeux.

Si je vous le disais que sur vos lèvres roses,
Une abeille viendrait, aveuglément, puiser
Ce doux miel qu'elle va butiner sur des roses
Qu'un rayon fait éclore, et rougir un baiser ?

Si je vous le disais que depuis la soirée
Où vous parûtes lors pour la première fois,
Votre image toujours de mystère parée

Passe comme un éclair dans mes rêves, parfois ?

Si je vous le disais !… mais je ne veux rien dire,
Mon secret est de ceux qu'on garde prisonniers,
Car si je le disais, l'on en pourrait sourire
Et vous même, qui sait ? ce que vous en diriez !

Naouitha

Naouitha songeait sur un lit de feuilles ;
Ô printemps divin ! tout ce que tu cueilles
Et mets dans les nids,
Odeurs des sapins ou senteurs du saule,
Tu le répandais sur sa chaste épaule
Au reflet bruni.

L'enfant des forêts songeait ; autour d'elle
Les arbres laissaient passer des vols d'aile
Dans l'air tiède et doux,
Et la source claire, aux eaux caressantes,
Se glissant parmi les touffes naissantes,
Frôlait ses genoux.

Elle avait couru dès l'aube, enivrée
Du parfum des fleurs poussant à l'orée
Du bois reverdi,
Livrant ses cheveux au vent des clairières
Et son corps menu, grisé de lumières,
Aux feux du midi.

Le long des chemins balisés d'érables,
Près des lacs mirant ses traits adorables

Aux bords des halliers,
Elle avait semé sa joie enfantine
Et les rameaux lourds de blanche aubépine
Muaient à ses pieds.

Naouitha songeait et prêtait l'oreille
Aux bruits que faisait la forêt pareille
Aux grands flots errants,
Aux bruits qui tombaient des branches hautaines,
Aux bruits des ravins, aux bruits des fontaines,
Aux bruits des torrents.

Bruits aériens des cimes fleuries,
Bruits inapaisés des feuilles meurtries
Et des ruisselets,
Bruits que fait l'abeille aux ailes ambrées
Et que font parfois les vagues moirées
Parmi les galets.

Aucun d'eux pourtant de sa rêverie
N'avait pu tirer la fille chérie
Des pins et des eaux,
La fille déjà d'ombre enveloppée
Et qui s'évadait de la mélopée
Montant des roseaux.

Ce qu'elle espérait, l'oreille aux écoutes,
C'était de saisir, au delà des routes,
Parmi la clameur
Que de lac en lac et de chute en chute
L'écho multiplie et qu'il répercute
Dans le soir qui meurt,

La voix de l'amant revenant des chasses
Quand avril, paré de toutes ses grâces,
Prélude aux lilas,

De l’amant qui n’eût dans les nuits polaires
Que l’éclat discret des perles stellaires
Pour guider ses pas.

Mais l’écho muet trompa son attente,
Et l’enfant s’en fût dans la nuit chantante
Le cœur aux abois :
Les loups en hiver ont la dent cruelle
Et l’esprit de plus d’un chasseur se mêle
Aux esprits des bois.

Les pins

Ô pins ! qui versez l’ombre au sein des forêts vierges
Et qui dressez vos fûts superbes dans les airs,
La terre est un autel dont vous êtes les cierges,
Ô pins ! qui la nimbez de vos grands rameaux verts.

Quand le soir hiémal s’allonge sur la cime
Des bois découronnés par le vent émondeur,
Vous gardez, si le gel les rouille ou les décime,
Sur vos robustes bras l’éternelle splendeur.

Que novembre s’embrume ou qu’avril étincelle,
L’air s’imprègne de vos aromes infinis ;
Vous jetez les senteurs que votre ombre recèle,
L’hiver, aux arbres morts, et l’été, dans les nids.

Quand la pâle clarté du jour qui se dérobe
Estompe à l’horizon vos troncs audacieux
Il semble que du pied vous écrasez le globe

Et que de votre front vous étayez les cieux.

Et pourtant, pins rêveurs, de gigantesque taille,
Vous dominez en vain les éléments troublés,
Le fer du bûcheron vous frappe et vous entaille,
Et vous abat ainsi qu'un moissonneur, les blés ;

Car votre majesté n'est pas même épargnée
Par ces déboisements sacrilèges qui font
Tomber sous le tranchant aigu de la cognée
Le chêne au cœur d'airain, et l'orme au flanc profond.

À Jeanne

À l'occasion de sa première communion.

Ô ma Jeanne, ainsi qu'un beau lis tremblant,
Au pas cadencé d'un cortège blanc
        Tu viens à l'église
Le front radieux, dans l'attente encor
Du rêve étoilé, du long rêve d'or
        Qui se réalise.

Au fond de tes yeux candides je vois,
Comme les reflets tamisés des bois
        De douces lumières ;
Soulève à demi ton voile léger,
Les cieux vont s'ouvrir, enfant, viens chercher
        Les grâces premières.

Voici le calice et le corps divin.
Dans un peu de blé, dans un peu de vin,

Le Seigneur se donne,
Comme il se donna dans la nuit où Jean
Se reposa sur son cœur indulgent
Que tout abandonne.

J’ai quitté ma maison

J’ai quitté ma maison et j’ai clos ses volets ;
Sur son seuil est venu s’asseoir le pâle automne.
Ses arbres défeuillés laisseront désormais
Passer le vent qui gémira plus monotone.

Pourtant c’était hier que j’arrivais ; avril
Mirait ses bourgeons d’or dans le ruisseau limpide.
L’air était coloré, transparent, puéril,
Et grossissait les voix grondantes du rapide.

Tout était joie et vie et semblait attester
Des moissons de fruits lourds pour des saisons lointaines.
Et déjà l’aubépine au parfum si léger
Faisait pleuvoir ses flocons blancs dans les fontaines.

Tout palpitait, le sein des tulipes s’ouvrait,
L’abeille aux ailes d’ambre entrait dans les corolles,
Et comme au temps des dieux que la Grèce adorait
Les sources échangeaient d’amoureuses paroles.

Sous les toits, à l’abri des souffles destructeurs,
Les passereaux nichaient leurs précoces couvées
Et, tout le long des plates-bandes, des senteurs,
Le soir venu, montaient des fleurs inachevées.

J'ai vécu là des jours heureux parmi les miens,
Bornant mon horizon au coin de ma terrasse,
Aux livres d'aujourd'hui préférant les anciens
Et négligeant Musset pour une ode d'Horace.

Quand le couchant dorait le mont, combien de fois,
Suivi de mon chien noir dont l'œil doux me caresse
Ai-je, parmi les fleurs naissantes sous le bois,
Gravi de vieux sentiers déserts, rempli d'ivresse !

Et tout cela n'est plus, rien ne subsiste enfin
De ce qui fut hier aube, grâce et murmure
Et l'automne a repris aux érables l'or fin
Dont septembre teignait leur ultime ramure.

Ô printemps ! se peut-il que tu passes si tôt ?
Ne pourrais-je jamais attarder ta jeunesse
Sous mes ormes à qui je reviendrai tantôt
Demander un peu d'ombre au seuil de ma vieillesse ?

Le vol du silence

Sur les sapins noirs le vol du silence
    Pèse mollement ;
Un rayon de lune au loin se balance
    Sur le lac dormant.

Et pendant que la forêt se repose
    Dans l'air parfumé,
Que ton front rêveur sur mon sein se pose,
    Ô mon bien-aimé !

La vie est une fleur

La vie est une fleur que la souffrance cueille,
Qui brille le matin pour tromper le regard ;
Toute larme qui tombe en arrache une feuille
Que le vent emporte au hasard.

À Hélène

À l'occasion de sa première communion.

Approche, l'autel est paré, ma fille ;
Ainsi que le feu des cierges vacille
        Tes pas sont tremblants :
Viens, l'abside où meurt l'écho des cantiques
S'éclaire déjà des rayons mystiques
        De tes voiles blancs.

Approche, et le front dans cette lumière,
Dis, en t'inclinant, pour toute prière :
        Seigneur, me voici !
Dieu n'a pas besoin d'une autre parole,
Car c'est le parfum et non la corolle
        Qui lui plaît ici.

Viens à lui comme tu vas à ta mère.

Autrefois quand il habitait la terre
Parmi les méchants,
Il aimait, lui qui peut créer des mondes,
À se reposer près des têtes blondes
Des petits enfants.

Nouvel an

Minuit, le fondeur des siècles se penche
Et de sa fournaise avivant les feux,
Dans le clair métal chauffé qui s'épanche
Moule un nouvel an gracile et joyeux.

Qu'importe qu'il soit d'un bronze fragile,
Nous le saluons le verre à la main ;
Sous le doigt de Dieu l'or pur est argile ;
L'Éternité même a son lendemain.

Le pardon des bois

Ce n'était pas le jour tout à fait, mais déjà
Sur la montagne qui des ombres émergea,
Flottaient des ondes d'or par l'aube charriées.
Les ailes s'agitaient partout sous les feuillées,
Prélude vague encor des concerts infinis
Qui montent le matin des sources et des nids.
Les premiers feux, glissant sur les chênes énormes,

Sur les sapins, sur les mélèzes, sur les ormes,
Perlaient en fine pluie aux flancs des brouillards lourds
Et l'air me caressait comme un doigt de velours.
Ce matin-là, j'avais, chassant sur la lisière
Qui borde le vallon, le lac et la rivière,
Accompagné d'un guide et d'un grand lévrier,
Forcé plus d'un renard au fond de son terrier ;
Et mon arme tonnant dans les feuilles verdies
Allumait sous le bois des lueurs d'incendies,
Quand tout à coup, dans un subit écartement
De branches, j'aperçus en un recul charmant,
S'ébrouant sur un lac jailli d'une clairière,
Une chevrette au poil ruisselant de lumière.
Elle venait, trop jeune encor pour redouter
Les embûches des bois où les siens vont brouter,
Découpant sur le flot des courbes gracieuses
Où se brisait l'image éparse des yeuses.
Vivement j'épaulai mon fusil, tout joyeux
De ravir cette proie aux déserts giboyeux ;
Mais, au moment d'en faire éclater les amorces,
Je vis mon guide, un vieil Indien aux jambes torses,
À la face bronzée et dont les pas pesants
Cheminaient sans repos depuis quatre-vingts ans,
Du revers de la main s'essuyer la paupière.
Son geste avait la douce et muette prière
Des petits dont les yeux mieux que la voix souvent
Traduisent les désirs de leur âme d'enfant.
Pourquoi ce pleur discret ? quelle ombre, de son aile,
Vint un instant voiler l'éclat de sa prunelle ?
Est-ce que, par un flot de jeunesse envahi,
L'instinct farouche en lui dormant s'était trahi,
Venu des profondeurs intimes de son être ?
Avait-il évoqué du fond des bois, peut-être,
Au galop furieux d'orignaux emportés,
De ses chasses d'antan les âcres voluptés ?
Je le crus, car au lieu de lâcher la détente

Sur le beau lac couvert de lumière hésitante,
Je lui tendis mon arme et je lui dis, confus :
— Pardon, mon vieil ami, j'oubliais que tu fus,
Jadis, sous ces grands pins que le colon terrasse,
Le plus hardi parmi les chasseurs de ta race ;
À toi le coup, mon brave, et frappe au bon endroit.

Mais lui, me repoussant, grave, le torse droit,
D'un accent où perlaient ses révoltes naïves :

— Frère, dit-il, as-tu, dans tes heures oisives,
Quand octobre met aux arbres des tons rougis,
Vu, du sommet des monts, les brouillards élargis
En une toile immense au-dessus des vallées ?
Les visions d'en bas par eux étaient troublées,
Et ton œil, à travers leur confuse blancheur,
Ne pouvait distinguer les toits du défricheur.
Mais sitôt que le jour, roulant des hautes cimes,
Dardait ses flèches d'or au penchant des abîmes,
Tous ses brouillards, soudain dans l'air évanouis,
Ouvraient des pans d'azur aux vallons éblouis.
Frère, mon âme ainsi, par mes instincts trompée,
D'une brume aussi dense était enveloppée ;
La nuit sombre s'était faite en elle, et pourtant
Il a suffi d'un jour, d'une heure, d'un instant
Pour l'éclairer, ainsi qu'on voit après la pluie,
Briller la feuille au bout d'un rayon qui l'essuie.
Lorsque j'ai vu, tantôt, surgir dans les embruns,
Et faisant miroiter sa fourrure aux poils bruns,
La chevrette trouant la lumière ravie,
Un souvenir venu des lointains de ma vie
S'est devant moi dressé tout à coup, étreignant
Mon vieux cœur bourrelé par un remords poignant.

Et le vieillard, prenant dans ses deux mains sa tête,
Courbé comme un roseau sous un vol de tempête,

Pleura ; puis, reprenant son langage imagé :

— Non, non, tu te méprends lorsque tu crois que j'ai,
Malgré mon front qui ploie et mon bras qui vacille,
À l'âpre appel des bois toujours l'âme docile.
Frère, bien des soleils sur les arbres penchés
Ont bu l'eau des torrents par leurs feux desséchés
Depuis le jour où j'ai, dans mes deux mains robustes,
Comme la pince d'un chevreau rompt les arbustes,
Brisé mon arc et fait pour la dernière fois,
Un trou sanglant aux flancs des bêtes aux abois.
Tu veux savoir pourquoi tout mon être tressaille
Au sombre souvenir qui de si loin l'assaille ?
Écoute : En ces temps-là j'étais le fier chasseur
Qui bravait des forêts l'insondable épaisseur ;
Aux horizons jamais je n'ai connu de borne ;
Que sur les monts le ciel fût souriant ou morne,
Qu'il tombât des rayons d'aurore ou de midi,
Que l'été, caressant le coteau reverdi,
Jetât sa floraison mystérieuse aux branches,
Ou que l'hiver, croulant en lourdes avalanches,
Scalpât les pins au fond des gorges s'effondrant,
J'allais par tous sentiers, sans cesse indifférent
Aux durs combats que se livraient sur mon épaule
Les bourrasques du sud ou les bises du pôle.
Or, un jour, au retour de mes chasses, du fond
D'un ravin, d'où l'écho des forêts nous répond,
Je vis – comme tantôt, frère, nous aperçûmes
Cette pauvre chevrette émergeant de ses brumes –
Je vis, dressant l'oreille aux chansons des ruisseaux
Qui glissent par les prés ou sous les verts arceaux,
Sur un lac qu'enlaçait la ceinture des herbes,
Un grand chevreuil aux bois ruisselants et superbes ;
Son poitrail labourait les eaux ; à chaque bond
Que faisait ce farouche et fauve vagabond

Le lac élargissait derrière lui ses grèves.
Jamais, même aux plus fiers caprices de mes rêves,
Sous le soleil dans le crépuscule décru,
Plus splendide animal ne m’était apparu.
Il mariait dans ses allures souveraines
La souplesse des joncs à la force des chênes.
Ah ! frère, ayons pitié des bêtes de nos bois ;
Sachons faire, dans nos hécatombes, le choix
Entre le loup féroce et le chevreuil agile ;
Ayons la faim et non le plaisir pour mobile !
Vois-tu, les bons esprits nous leurrent quelquefois :
Je revenais de loin, n’ayant dans mon carquois
Qu’une flèche, peut-être à dessein oubliée ;
Je rentrais au wigwam fait d’écorce liée,
Courbé sous le fardeau de peaux d’ours et d’élans
Qui depuis le matin faisaient mes pas plus lents,
Ayant, pour la saison des frimas et des givres,
Ample provision de poil fauve et de vivres.
Hélas ! pourquoi l’instinct mauvais qui veille en moi,
Et dont j’ai peine encore à refouler l’émoi,
Se fit-il ce jour-là plus cruel ? Je l’ignore.
Mais quand le grand chevreuil au bramement sonore
Se détacha du flot alangui du lac clair,
Ma flèche tout à coup partit comme l’éclair
Et courut s’enfoncer dans sa chair frémissante.
La bête se cabra sous l’atteinte cuisante
Du trait mortel, bondit hors du lac, en laissant
Sur la nappe d’eau bleue un long filet de sang ;
Et, comme si la mort déjà l’eût aveuglée,
Revint, par les détours d’une course affolée,
À quelques pas de moi s’abattre lourdement.
La vie à chaque brusque et court halètement
Qui secouait sa forte et massive carrure

Coulait avec le sang de l’horrible blessure.
Alors, frère, une chose étrange se passa.
L’œil mourant du chevreuil sur le mien se fixa,
Si doux, dans l’ombre, hélas ! du cil qui se rapproche,
Si triste et si rempli d’un douloureux reproche
Qu’il me sembla l’ouïr me parler. Ce qu’il dit,
Mon âme mieux que mon oreille l’entendit ;
C’était comme les voix qu’échangent, sur la grève,
Les roseaux frémissants sous l’orage qui crève ;
Voix profondes, cachant des accents résignés.
Ils me disaient, ces yeux déjà d’ombre baignés :
« Quoi ! c’est toi qui lanças la flèche qui me tue ?
C’est par toi que la mort sur moi s’est abattue
Et déchire mes chairs de ses ongles hideux ;
Pourtant, ne sommes-nous pas frères tous les deux ?
Frères par les forêts dont les sources bénies
Nous bercent chaque soir des mêmes harmonies ?
Frères par les chemins que nous avons foulés,
Dans ces bois où mes pas aux tiens se sont mêlés ?
Par les neiges qui sous leurs étreintes si douces
Nous gardent pour les froids, des faînes et des mousses ?
Voyons, regarde-moi, ne suis-je pas celui
Qui donne par moments aux forêts d’aujourd’hui
De celles d’autrefois l’illusion suprême ?
Pourquoi me frappes-tu, moi qui comme toi-même,
Dans ces bois que demain les blancs envahiront,
Prolonge vainement des races qui s’en vont ? »
Et comme s’il eût vu déjà par la pensée
Le remords poindre au fond de mon âme blessée,
Le beau chevreuil tourna vers le couchant ses yeux
Où se réfléchissait la grande paix des cieux,
Et, morne, s’en alla vers le pays du rêve.

Mon vieux guide se tut, sa voix grave fit trêve ;
Mais son œil soucieux, redevenu songeur,
Semblait suivre, dans l’air qu’emplit de sa rougeur

Le soleil dominant les collines dorées,
De quelque fier chevreuil les formes éthérées.
Allons, repris-je, ému malgré moi, remettons,
Mon brave, le fusil sur l'épaule, et partons.
Le jour monte, et bien long est le sentier qui rampe
À travers bois jusqu'à la clairière où je campe.
Alors, il me saisit les mains et m'entraînant
Au bord du lac d'où la chevrette, maintenant,
Comme si quelque bruit eût frappé ses oreilles,
Légère, s'élançait sous les branches vermeilles,
Il me dit, le regard soudain illuminé :
Merci, frère, les bois m'ont enfin pardonné !

Comme dans un rêve

J'avais devant moi la mer aux flots bleus,
La mer où jouaient l'infini des cieux
        Et votre main blanche,
Le flot se faisait plus souple et plus lent,
Je regardais fuir un grand goéland
        Comme un mât qui penche.

Vous étiez pensive et vous n'osiez pas
Mêler votre voix au murmure las
        Des eaux défaillantes,
Le soir qui tombait des monts lentement
Vous couvrait déjà de son vêtement
        D'ombres vacillantes.

Tout me conviait aux premiers aveux ;
L'odeur de la mer et de vos cheveux,
        Le soupir des vagues,

L'écharpe des nuits qui se dénouait,
Les reflets changeants que l'air mariait
Au-dessus des algues.

Mais je vous laissai partir sans un mot
Et je restai seul, seul auprès du flot
Qui baisait la grève.
Votre image en moi flotta doucement
Puis se dissipa graduellement
Comme dans un rêve.

Adieu au collège

Vers lus lors de la célébration
du cinquantenaire du
collège Sainte-Marie, en 1898.

Dans l'air du soir j'entends ta cloche qui module
Les sons doux d'autrefois qu'elle fait plus dolents
Et j'écoute tomber de la vieille pendule
De l'heure du départ les coups graves et lents.

Adieu, foyer béni qu'on aime et qu'on adule,
Je vois des pleurs perler au bord des cils tremblants,
Mais il faut le repos de son humble cellule
Au vieux maître chargé déjà de cheveux blancs.

Assez de joie, assez de chants et de paroles.
De la base à ton faîte ôtons les banderoles
Qui cachent aux regards ta sainte nudité

Et, sous ton dôme fait d'ombres et de lumière
Drape-toi de nouveau dans ta robe de pierre
Et rentre dans ta paix et ta simplicité.

Midi aux champs

C'est midi, l'Angélus au clocher des villages
Tinte, les moissonneurs tirent les attelages
Sous les bouleaux ombreux épandus sur le champ,
Et viennent aiguiser leurs faux dont le tranchant
Luit sous le baiser chaud du jour. Près d'une meule
Où le foin s'est tassé, la maman, toute seule,
Présente au nouveau-né son sein gonflé de lait
Et sourit, alors que sous le grand ciel muet
Dont les branles de loin brisent la somnolence
Son homme s'est signé dans un profond silence.

Je t'ai cherchée

Je t'ai cherchée auprès des flots, mon adorée.
Les flots m'ont dit : Pour que sur la plage dorée
Tes yeux cherchent la femme et ne la trouvent pas,
Nous avons effacé la trace de ses pas.

Je hais la forêt

Je hais la forêt lorsque le vent passe
Et qu'il la disloque et la fait frémir,
Quand les pins cognant les pins dans l'espace
Font des gestes fous qui nous font blêmir ;
Quand de l'ouragan les mutineries
Font danser au bout des feuilles, l'orfroi,
Quand le roulement des branches meurtries
Jette dans les cœurs le trouble et l'effroi.

Mais j'aime le bois quand une ombre douce
Avive le bruit de ses ruisselets,
Et vient par degrés mourir sur la mousse,
Ou des blancs bouleaux éteint les reflets ;
Les chants ailés s'égrènent à l'aise
Sur une fougère ou sous un rameau,
Lorsque le soleil dore le mélèze
Ou qu'un peu de pluie argente l'ormeau.

Mer de novembre

Lu à un banquet offert au sculpteur
Louis-Philippe Hébert, à l'occasion
de son départ pour la France.

Ô mer de novembre, effroi du marin,
Dont la blanche écume aux récifs se brise,
Sois, de tous côtés, pour le pèlerin,
Bonne dans ta vague, et douce en ta brise.

Dans ton sein calmé par un jour serein,
Ouvre un sillon bleu, d'une courbe exquise,
Pour son lourd vaisseau dont les flancs d'airain
Se tordent au vent qui les brutalise.

Fuyant les rigueurs d'un ciel boréal,
Pour s'envoler vers les monts d'idéal
Dont son rêve vêt les grands plis sévères,

Il s'en va, de gloire et d'art altéré,
Suivi, sur tes flots, par l'éclat doré
Des rayons jaillis du choc de nos verres.

Le silence des bois

Le silence des bois m'attire, je voudrais
Sans regret ni désir, sans joie et sans pensée,
Simplement, comme une ombre à jamais effacée,
Me résorber dans ce silence des forêts ;

Mêler mon âme éparse à l'âme de la sève,
N'être plus qu'un reflet qui nage sur les eaux,
Murmurer comme font la branche et les roseaux
Ou comme fait le vent qui rôde sur la grève ;

Dans l'orme, le bouleau, la source et le ravin,
Recevoir la caresse immense de la vie,
Et rejoindre, animant la matière asservie,
Le principe éternel dans l'atome divin.

Un souffle a passé

Un souffle a passé sur mes pauvres fleurs
Et comme à regret, arome et couleurs,
    Ont glissé vers l'ombre ;
Vous ne verrez plus sur leurs corps pâlis
Ces pétales d'or dont vos doigts jolis
    Ont compté le nombre.

Saurais-je jamais si d'un pleur discret
Vous avez mouillé la main où mourait
    La première rose,
Cette blanche main où timidement
Lorsque je vous quitte, au dernier moment,
    Ma lèvre se pose.

Non, je ne veux rien savoir, j'aime mieux
Ignorer toujours ce qu'ont fait vos yeux
    Quand mes fleurs moururent ;
Dans le champ du rêve ou des visions
J'adore glaner des illusions
    Si peu qu'elles durent.

Le roc Percé

C'est un cap étranglé de varechs et d'eau grise,
Que les assauts du nord ont en vain secoué,
Que le marsouin, passant par bandes sous la brise,

Vient frôler quelquefois de son dos tatoué.

Lorsque le soir descend sur son énorme frise,
L'ombre géante emplit son large flanc troué,
Où tout le jour, dorant le golfe qui s'irise,
Compagne de l'azur, la lumière a joué.

Défiant, calme et seul, les plus hautes marées,
Ses roches, par les flots saumâtres entourées,
Depuis des milliers d'ans, narguent le vent amer,

Et les grands goélands, ces lourds pigeons de mer,
Se repliant autour, dans leurs vols fantastiques,
Lui font un anneau blanc de leurs ailes étiques.

Paysage

C'est une fin d'après-midi, septembre dore
Le rideau du sapin et le fût du bouleau,
Et l'air, glorifiant l'érable qu'il mordore,
Fait la défeuillaison qui glisse au fil de l'eau.

Dans l'entonnoir créé par les formes hautaines
Des monts dont le versant ruisselle de clartés
Le lac s'immobilise et les bœufs dans les plaines
Regardent le couchant de leurs yeux attristés.

Une douceur partout sur les coteaux circule :
L'écho prolonge au loin la plainte des oiseaux,
Et la forêt qui s'offre aux feux du crépuscule
Se couvre des vapeurs qui montent des roseaux.

Les fleurs jalouses

Il me semble aujourd’hui que les fleurs sont jalouses.
Vous êtes descendue au jardin, les pelouses
Rutilent sous les feux que verse le matin.
Votre lèvre est pourprée et fraîche et votre teint,
Comme dirait Ronsard, pareil au teint des roses
Rend les lilas chagrins et les glaïeuls moroses.
Dans cet air caresseur, doux et voluptueux,
Le bleu du ciel sourit dans l’or de vos cheveux,
Et voilà que déjà la pauvre marguerite
En vous voyant si belle et si blanche, s’irrite.
Les papillons partout vous poursuivent, voyez,
Et les pivoines qui s’effeuillent à vos pieds
Vous accusent d’avoir, de leurs frêles corolles,
Détourné ces amants superbes et frivoles.
Il n’est pas jusqu’au lis qui n’envie un moment
La souplesse de votre taille, notamment.

Éloignez-vous, par grâce, et quittez ces pelouses
Car ce matin, les fleurs, madame, sont jalouses.

Les voix du golfe

Je lui dis : « Descendons sur la grève, le vent,
Dont le golfe apaisé s’effarouche souvent,
Ce soir nous vient du large avec des voix plus douces

Que les chuchotements des ruisseaux sur les mousses.
Viens, l’horizon là-bas se pare des reflets
Versés par le soleil qui meurt sur les galets.
Une heure, une heure encore, et la nuit qui charroie
Les astres accrochés à sa blanche courroie
De nouveau confondra sous nos yeux l’infini
Du bleu du ciel avec l’or du sable jauni. »

Et tous les deux, la main dans la main, nous allâmes
Écouter la chanson caressante des lames.

Le flot montait, couvrant les récifs, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sur leurs amarres ;
Les côtes peu à peu s’effaçaient comme si,
Affluant vers les bords du golfe rétréci,
Lasse d’avoir depuis l’aurore autour du globe,
Ourlé sur tous les caps les pans verts de sa robe,
Sur nos plages sans fin que son poids fait gémir,
La mer, la vaste mer, s’allongeait pour dormir.
Nous nous assîmes sur la berge, l’âme prise
Par les clartés, par les senteurs et par la brise.
Les alanguissements du flot passaient en nous.
Une lueur de rêve au fond de ses yeux doux
Tremblait et la faisait muette, et ses paupières
Par instants s’abaissaient sous le jeu des lumières.
Tant de calme venu des monts silencieux,
Des îles, des rochers, des forêts et des cieux
L’enveloppait ; tant de paix sereine et profonde
Tombait du firmament, – comme d’une rotonde
Quand le jour dans les ors des verrières se fond
Tombe un rayonnement mélancolique et blond, –
Que cédant au frisson mystérieux des choses,
Mêlant ses cheveux noirs aux ambiances roses,
Elle pencha son front sur mon épaule.

Au loin,
De son dos velouté quelque énorme marsouin,
Rayant d’un trait d’argent la ligne mauve et bleue,
Éclaboussait l’azur du revers de sa queue
Puis replongeait dans les tranquilles profondeurs.
Les goémons grisaient de leurs âcres odeurs
L’air tiède qu’embrumait déjà la nuit prochaine
Effleurant les sommets de son aile incertaine.
Plus loin encor, vers les horizons reculés
Où vont éperdument les flots immaculés,
Les mourantes blancheurs se fondaient, et si drues
Maintenant que notre œil, dans les ombres accrues,
Ne pouvait distinguer sur le grand gouffre amer
L’aile des goélands des trois mâts d’un *steamer*.

Plus loin, plus loin toujours, c’était l’espace immense
Où l’océan finit lorsque le ciel commence.

Alors, ses yeux ravis s’en furent au-delà
Des lourds escarpements de la nue, et voilà
Que tout à coup l’oreille ouverte aux rythmes vagues,
J’entendis que chantaient tout près de moi les vagues ;
Chacune me jetait en déferlant son mot
Dans ce colloque étroit de la terre et du flot.
Oh ! qui pourra jamais en traits ineffaçables,
ur la page mouvante et fragile des sables
Fixer les rimes d’or du poème éternel
Que dit le vent, qu’écrit la mer, que fait le ciel !

Toutes les voix du golfe un moment revenues,
Celle qui sort des rocs ou qui descend des nues,
Celle qui passe, au gré des matins et des soirs,
Sur les flots bleus, sur les flots gris, sur les flots noirs,
Dont les inflexions sonores ou voilées
Font les esprits sereins ou les âmes troublées ;
La voix qui glisse au ras des ondes doucement,

Ou qui galope au bout des voiles brusquement ;
Sur les mers en délire ou les mers en ivresse,
Celle qui gronde ainsi que celle qui caresse ;
La voix qui vient du fond des temps irrésolus,
Faite de tous les bruits des siècles révolus :
Toutes, toutes courant sur l’énorme estuaire,
Dans le fléchissement du jour crépusculaire,
Comme des sons de harpe éclatèrent.
                                                            Longtemps
Je les ouïs chanter dans les échos flottants.

Elles dirent d’abord les premiers jours du monde,
L’esprit de Dieu couvrant la surface de l’onde,
Les terres émergeant peu à peu, les forêts
Qui frissonnent sous des invisibles archets ;
Les apparitions soudaines des montagnes,
Des fleuves, des torrents, des vallons, des campagnes :
Les vents rieurs, les vents féconds, les vents amers ;
Les oiseaux dans les bois, les poissons dans les mers ;
Les branches se chargeant de fruits, l’ombre légère
Qui protège la source et tisse la fougère ;
La pluie avec les champs, les fleurs et les gazons ;
Les premiers nids avant les premières maisons ;
Chez la bête l’instinct et la raison chez l’homme ;
Les cavernes avant Thèbes, Palmyre et Rome.
Elles dirent, ces voix qui passent sur les eaux,
Les échanges créant les liens sociaux,
Les agenouillements la nuit sous les étoiles,
La première pirogue et les premières voiles ;
Les pâturages, les labours, les bœufs domptés ;
La bourgade, ébauchant les futures cités ;
Avec le premier choc, la première étincelle.
Elles dirent la vie éparse, universelle,
L’âpre essaim des désirs et des ambitions,
La joie et la douleur au gré des passions
Et les hommes heurtant leurs âmes excédées ;

Les martyrs jalonnant la marche des idées ;
Les empires croulant tour à tour et le droit
D’un coup d’aile vengeur brisant son cercle étroit ;
Chaque siècle ajoutant sa chimère aux chimères
Qui se muent en chansons sur les lèvres des mères ;
L’évanouissement des dieux olympiens
Sous l’aube qui blanchit les monts galiléens.
lles dirent le jour où des terres nouvelles
Se dressèrent devant les blanches caravelles
De Cartier, poursuivant le rêve de Colomb ;
Et la première messe et le premier colon,
Et la lutte homicide et les plaines fatales
Où le sort, opposant des armes inégales,
Profila sur nos lacs le geste du destin.

Les voix se turent et je vis dans le lointain
Poindre une étoile d’or au bord de la mer grise.
Rien ne bougeait, pas même une algue sous la brise,
Seul un grand paquebot remontait le chemin
Que prirent autrefois les voiliers de Champlain.

Ô voix du golfe ! Ô voix qui dites tant de choses,
Chantez, chantez encor les effets et les causes.

Lors je voulus savoir ce qu’elle avait pensé
Pendant l’heure divine où l’ombre avait baissé ;
Mais elle, indifférente aux voix enchanteresses,
Mendiant dans la nuit naissante mes caresses,
Répondit, en sentant mes bras se refermer :

Je songeais qu’il est doux ce soir de nous aimer.

Vous souvenez-vous, vous étiez jolie ?
Le flot déferlait sur le sable roux.
Pour un peu j'aurais commis la folie
Qu'on regrette alors qu'elle est accomplie.
Vous souvenez-vous, vous étiez jolie ?
Ce ne sont pas là choses qu'on oublie
Vous souvenez-vous ?

Vous souvenez-vous, vous étiez sans voile ?
Le couchant criblait de ses traits jaloux
Votre corps si blanc, plus blanc qu'une étoile.
L'embrun vous tissait une fine toile.
Vous souvenez-vous, vous étiez sans voile ?
Ce ne sont pas là choses qu'on dévoile,
Vous souvenez-vous ?

Vous souvenez-vous, en montant la sente
Qui nous ramenait de la mer chez nous
Vous m'avez donné dans la nuit naissante,
Et plus d'une fois, un baiser d'amante ?
Vous souvenez-vous, en montant la sente ?
Ce ne sont pas là choses qu'on invente,
Vous souvenez-vous ?

Prière du soir

La porte était fermée au verrou. Devant l'âtre
Tous les enfants étaient assis ; un feu verdâtre
Courait le long du bois mouillé qui crépitait.

Dehors, sur les chemins de neige, on entendait
Les grelots des chevaux attelés aux carrioles.
Le givre, sur la vitre aux arabesques folles,
Diffusait un rayon lunaire qui jouait
Sur le coffre de pin et sur le vieux rouet.
Le chien dormait, le chat ronronnait et l'aïeule
Négligeant son fuseau de chanvre, toute seule,
Près du ravalement où la mèche filait
Égrenait de ses doigts tremblants, son chapelet.
La servante, troussant ses manches sous l'aisselle,
Rangeait dans une armoire à carreaux la vaisselle
Et fredonnait ces airs qui s'inspirent parfois
Des récits des trappeurs ou du coureur des bois.
Alors, ayant vidé sa pipe sur la cendre,
Le chef de la famille, au regard clair et tendre,
S'appuyant au dossier de sa chaise de jonc
Fit le geste qui fait se courber chaque front,
S'agenouilla pour dire en commun la prière
Et commença d'une voix grave : Au nom du Père...

Petite pluie abat grand vent

Les pins craquaient et se tordaient sous les rafales,
Rappelle-toi, c'était vers la chute du jour ;
Nous regardions passer les charges triomphales
Des vents hurleurs qui s'engouffraient dans le bois sourd.
Un nuage soudain creva sur la ramure,
Le vent tomba ; nous nous logeâmes sous l'auvent
Et tu me dis, en souriant, dans un murmure :
    Petite pluie abat grand vent.

Ce matin tes beaux yeux se froncent, ma chérie.

Ta chair tressaille, ainsi qu'une feuille sur l'eau.
La douce volupté de cette heure attendrie
Ne gonfle plus ton sein qui retient un sanglot.
À quoi bon ces dépits et ces désespérances !
Allons, viens sur mon cœur où tu vins si souvent
Et pleure, car les pleurs apaisent nos souffrances ;
        Petite pluie abat grand vent.

Le lac Louise

À monsieur F. E. Meredith

L'aube pointe sur le couloir du lac Louise,
Large couloir pareil à la nef d'une église,
Et sous l'afflux de la lumière je m'assieds
Devant ses eaux sans ride et devant ses glaciers.
L'aube flotte légèrement sur les abîmes,
On dirait qu'elle hésite à descendre des cimes
Tant la nuit qui s'attarde aux flancs des monts heurtés
Mêle d'ombre tenace aux premières clartés.
Et puis l'aurore éclate et puis le jour flamboie.
Tous les brouillards tendus comme un rideau de soie
Que viennent de trouer les flèches du matin,
Sous les souffles errants s'éparpillent soudain,
Et les massifs, coiffés de neiges éternelles,
Se dressent comme des énormes sentinelles.
C'est l'heure créatrice au cours perpétuel
Et le moment divin et presque rituel
Où l'azur, irrisant les gorges, communique
Des colorations à l'onde prismatique.
Et ce sera pendant des minutes encor

Tous les reflets qui vont jouer dans ce décor ;
Reflets d'or et de pourpre et reflets de topaze,
Du saphir qui bleuit, du rubis qui s'embrase,
Comme si la nature, ouvrant un vaste écrin,
Ornait de ses joyaux le col du lac serein.
Parfois sous mes regards des vagues de nuages
Disloquent ces reflets changeants des hautes plages,
Se brisent sur les fils des sapins rabougris
Et sur leur cône sombre allongent des tons gris.
Ô lac Louise ! je m'attarde sur ta rive.
C'est par toi que le sens de la beauté m'arrive.
Né d'un caprice du chaos, tes flots muets
Depuis des temps sans nombre absorbent les sommets
Que le matin embrume et que l'air échevelle.
Oui, c'est par toi que Dieu lui-même se révèle
Au poète rêveur qui suspend son chemin
Et voudrait qu'aujourd'hui n'eût pas de lendemain.

Je bénis le hasard

Je bénis le hasard qui m'a fait te connaître,
	Un soir d'automne, un soir si doux
Que le parfum subtil d'octobre à ta fenêtre
	Montait de tes grands ormes roux.

Je rends grâces au ciel qui m'a fait pour une heure
	Aimer la vie à ton côté
Alors qu'aux alentours de ta sombre demeure
	Tombaient les voiles de l'été.

Et de ces courts instants j'ai savouré l'ivresse
Comme on savoure un beau fruit d'or,
Heureux si tu sentis passer dans ma tendresse
L'aveu que je retiens encor.

Pour aimer plus longtemps

Je t'aime et je n'ai pas encor pu te le dire ;
Quand j'hésite à livrer l'aveu qui tremble en moi,
Je ne sais quelle main farouche l'y déchire
Avant qu'il ait monté de mon cœur jusqu'à toi.

Je t'aime et quand ma lèvre indiscrète se pose
Quelquefois sur ton front qui s'offre ingénument,
Je retiens son frisson léger de peur qu'il ose
Ce que je n'oserai jamais assurément.

Je t'aime et ne veux pas surtout que tu le saches.
Tu pourrais par pitié m'aimer quelques instants ;
Les amours partagés ont de frêles attaches
Et je veux aimer seul pour aimer plus longtemps.

Sur un album

Vous voulez des mots tombés de ma plume !
Qu’ajouteraient-ils à ceux qui déjà
Mignonne, ont fleuri ce petit volume
Et dont le parfum parfois vous grisa ?
Que ce livre reste un parterre où saigne
L’âme d’une fleur ou d’un papillon ;
Que seule la grâce ou l’amour y règne,
Mais n’en faites point un pont d’Avignon.

Que crains-tu ?

Mignonne, les froids sont finis.
Les oiseaux reviennent aux nids ;
Les bois de leurs premières fièvres,
Nous communiquent le frisson,
Aimons-nous, petite Lizon,
Donne tes lèvres.

Sois-moi fidèle aussi longtemps
Que les papillons éclatants
Voltigeront sur la prairie.
Que crains-tu ? les étés sont courts,
Rien n’en peut allonger le cours,
Ô ma chérie !

Le matin à La Malbaie

À mon ami J. T. Marchand

L'aurore a déchiré les ténèbres ; le flot
S'émiette en se heurtant aux roches de la grève ;
L'air adoucit le chant dolent du matelot,
Il semble que la mer s'éveille d'un long rêve.

Elle monte, gonflant son vaste sein rougi
Par une cendre d'or qu'éparpille la nue
Et s'abat lentement dans le cercle élargi
De la baie où l'amène une force inconnue.

Un goéland s'ébroue et plane par moment
Ou roule dans le creux de ses vagues perfides
Dont la croupe s'irise et dont l'alignement
Offre aux regards charmés de glauques Laurentides.

Émergeant de la coupe énorme de la mer,
Des brouillards, s'élevant sur des ailes d'ouate,
Se raccrochent aux flancs des montagnes de fer
Et couvrent les récifs d'une ombre délicate.

Le vent verse aux sapins l'odeur des goémons
Déchiquetés le long des plages écumantes
Et le golfe berceur promène autour des monts
Le souple enlacement de ses formes mouvantes.

Et tout à coup le jour éclate, l'orient
Déroule son velum de lumière sereine
Et les vapeurs qu'un souffle chasse en défaillant
Font taire sur les eaux le cri de la sirène.

Si quelque blanche barque au loin se courbe encor
Sous l'étreinte subtile et molle de la brise,
Ses filets relevés sèment des gouttes d'or
Sur le bleu de la mer que le calme a surprise.

Le ciel prend peu à peu les teintes des glaciers,
L'azur est blanc, plus blanc qu'un marbre pentélique,
Et rêveur, je regarde expirer à mes pieds
Les houles d'un steamer filant vers l'Atlantique.

Comme le bois

Tes yeux qui vont rêvant parfois
Prennent la teinte des pénombres
Et me retiennent dans leurs ombres
Comme le bois.

Si ma main s'égare parfois
Dans tes cheveux qu'elle dénoue
Je sens la fraîcheur de ta joue
Comme en un bois.

Lorsque je te presse parfois
Dans mes deux bras où l'amour gîte
J'écoute ton cœur qui s'agite
Comme le bois.

Pour la France

Lettre d'une petite Canadienne-française
à son fiancé se battant quelque part en France

dans les rangs du 22e bataillon, 15 août 1918

Je suis seule, la nuit est venue, et j'écoute
Le chant des moissonneurs attardés sur la route.
La grosse lampe est là tout près ; son cercle d'or
Encadre ton visage absent, car c'est encor
Sous l'abat-jour garni de dentelle ancienne
Que je vois mieux ta main tremblante sur la mienne.
La nuit est calme. Autour de la vieille maison
Tout repose. L'on vient de finir la moisson,
Tu le sais, et les champs gardent dans l'air plus tiède
Une odeur de blé mûr qui m'oppresse et m'excède ;
Et ces champs que ton geste a si souvent bénis
Taisent comme mon cœur leurs regrets infinis.
C'est l'heure où d'habitude on m'oublie, où livrée
À tous les souvenirs dont je suis entourée,
Je me reprends à vivre un peu le doux moment
Où tes yeux sur les miens se fixaient tendrement.
Oui, tout notre passé se lève en quelque sorte.
J'ai comme un fol espoir que soudain à la porte
Des petits coups discrets vont t'annoncer, mon Jean ;
Que nous veillerons tard sous l'œil de grand'maman.
Chères émotions dont se tissaient nos vies !
Chères heures d'amour, hélas ! trop tôt ravies !
Pourquoi d'un vol léger ne revenez-vous pas
Bercer mon pauvre cœur démesurément las ?
Nous étrons jeunes, faits à jamais l'un pour l'autre ;
Aucun bonheur humain ne dépassait le nôtre.
Indifférents aux bruits du monde, ne cherchant
Que ce que peut donner la forêt ou le champ
Nous bornions nos souhaits aux promesses dorées
Que les printemps font aux automnes désirées.
Souviens-toi, nous avions fait un rêve, celui
D'un ruisseau dont les eaux courantes auraient fui
Entre deux bords chargés de fraises ou de mûres,
Plein de voix le matin et le soir de murmures ;

D’une maison assise au pied des peupliers
Dont l’ombre s’étendrait aux objets familiers ;
Au perron sur lequel vient jaser la famille ;
Aux treilles du jardin, au puits, à la charmille
Dont la grâce, empruntant la forme des arceaux,
Étincelle du bruit matinal des oiseaux ;
Au four qui voit lever le pain dont se nourrissent
Les robustes faucheurs lorsque les foins mûrissent ;
À la ruche, au volet d’où mon œil te suivrait
De loin, nouant la gerbe ou traçant le guéret ;
À la grange, au chemin, au petit pont de pierre
Qu’embaumerait la molle odeur de la rivière.
Souviens-toi, souviens-toi, nous nous étions promis,
Quand viendrait la saison où l’on cueille les fruits,
D’aller, parés tous deux comme pour un dimanche,
Au son des cloches, dans l’église toute blanche,
Bénis du vieux curé que recourbent les ans,
À la face de Dieu renouer nos serments.
Hélas ! nous n’avions pas prévu cette souffrance
Qui t’a jeté meurtri sur la terre de France
Et qui d’un paysan épris de ses sillons
Fait une chair qui s’offre au choc des bataillons.
Comment cela vint-il et quelle en fut la cause ?
Je ne sais plus comment te rappeler la chose,
Mon Jean, mais ce fut court et simple comme nous.
Le soir tombait, tu vins te mettre à mes genoux ;
L’or du couchant voilait l’éclair de ta prunelle.
Lentement tu me dis la tragique nouvelle ;
L’Europe en feu, le sol de la France envahi,
Le monde menacé par le Prussien haï.
Puis, tournant ton regard ému sur la campagne,
Tu me montras le bois, le coteau, la montagne,
Le lac, cet œil ouvert sur un ciel parfumé,
Tout ce que les anciens avant nous ont aimé,
Tout ce que leur effort fécond et solitaire
À su tirer de la forêt et de la terre,

Tout ce que ton labeur a depuis embelli
Et qui nous promettait son ombre et son oubli.
Et je compris, mon Jean, ta muette prière.
Je me penchai sur toi comme eût fait une mère.
En des mots caressants et doux je te haussai
Au grand devoir, celui qui nous vient du passé,
Ce passé qu'on croit mort, dissipé comme un songe,
Mais qui renaît toujours plus vivant, se prolonge
En nous pour nous donner ses sublimes leçons.
Je sens que je vais mal t'écrire les raisons
Que mon cœur de seize ans, rêvant de fiançailles,
Trouva pour te parer de l'esprit des batailles.
J'étais petite enfant et j'écoutais parfois
Les récits des vieillards sur les gens d'autrefois.
Leurs souvenirs longtemps m'ont tenu lieu d'Histoire.
Ils chantaient comme des refrains dans ma mémoire.
Ils évoquaient pour moi, ces récits merveilleux,
Les légendes éblouissantes des aïeux,
De nos aïeux, partis de la côte normande
Sans souci de la mer brumeuse qui gourmande,
Sans autres horizons pendant des mois entiers
Que les flots éternels où tanguaient leurs voiliers,
N'ayant pour les guider vers la terre inconnue,
Comme les mages, qu'une étoile dans la nue.
Oui, c'est ainsi, mon Jean, pendant les soirs d'hiver
Où le vent vient pleurer au fond de l'âtre clair,
Le front sur les genoux de grand'mère plus tendre,
Sans épuiser jamais la douceur de l'entendre,
Que peu à peu, tombant de la bouche des vieux,
Chaque strophe du long poème des aïeux
Se grava dans mon âme et berça mon enfance.
Poème odysséen qu'avait écrit la France,
Rythmé par des clartés d'aurore et de couchant
Et dont chaque beauté coule dans notre sang.
La voix qui les chanta, ces strophes admirables,
A caressé longtemps tes pins et tes érables,

Mon Jean, et le soleil qui mûrit tes épis
Boit sur l'eau de nos lacs ses échos assoupis.
Est-elle éteinte ? Est-elle a jamais envolée
Comme un brouillard errant qui fuit sur la vallée ?
Non, non, car je l'entends ce soir qui chante encor
Par-dessus ta forêt, tes monts et ton pré d'or.
Elle vient sur les flots de l'océan immense
Te crier son angoisse et sa désespérance.
Réponds à cet appel de la France, mon Jean.
Laisse sans un regret ta moisson sur le champ,
Et si ton pauvre cœur en la quittant se serre
Viens puiser dans le mien la force nécessaire.
Les blés que tu ne peux couper te béniront
Et ce sont mes deux bras qui les engrangeront.
Tes bœufs qui feront seuls la semaille prochaine
C'est moi qui les irai conduire à la fontaine.
Tu les aimes, je sais, mais il faut aimer mieux
Celle qui t'a donné ses mots harmonieux,
Ses mots qui sous nos toits riants ou monotones,
S'égrènent en chansons normandes et bretonnes ;
Ses mots qui t'ont gardé ton âme. Va là-bas
Les défendre ces mots sacrés, il ne faut pas
Que le foyer s'éteigne où nous allons encore
Chercher le clair métal qui les vêt et les dore.
Regarde, autour de nous les bois sont endormis.
Depuis que nous parlons le crépuscule a mis
La première ombre au creux du val et dans la plaine.
Sur l'eau calme du lac passe comme une haleine
Qui s'étend au jardin et qui meurt à nos pieds.
De longs frémissements se sont multipliés.
La tristesse des cieux assombris nous inonde,
Encore une heure et ce sera la nuit profonde.
Nous ne verrons plus rien, les objets d'alentour
Nous sembleront partis avec les feux du jour.
Il fera noir sur ta maison pourtant si blanche ;
Il fera noir sur chaque épi, sur chaque branche,

Et comme on met un drap sur le front d’un aïeul,
Sur la glèbe la nuit jettera son linceul.
Ô mon Jean, s’il fallait, dans la rude mêlée,
Que la France, déjà meurtrie et mutilée,
Tombât comme est tombé ce printemps le grand pin
Que l’orage a couché sur le flanc du ravin,
Il ferait noir ainsi sur nous et sur la terre.
Oui, le monde a besoin de sa douce lumière
Et grand’mère t’a dit souvent, au coin du feu,
Que la France c’était un sourire de Dieu.
Pour épargner un pleur à sa face bénie
Je lui devais ma joie et tu lui dois ta vie.
Écoute, l’Angélus tinte ; dans l’air léger
Monte jusques ici la voix de ton clocher,
La voix qui communique aux choses la prière,
Qui fait se rapprocher l’église et la chaumière,
Qui pleure sur nos deuils et sur chaque berceau
S’attendrit et se fait plus souple qu’un roseau.
Comme elle vibre en ce moment la cloche ailée !
On dirait que son âme à notre âme est mêlée
Et que grave elle prête à son battant d’airain
Pour raffermir nos cœurs les accents du tocsin.
Ô cloche, par-dessus nos montagnes sauvages
Sonne sur les cités, sonne sur les villages ;
Que ta voix, ébranlant les vieux clochers pointus,
Dresse sur leurs ergots les coqs qui se sont tus.
Quand tu seras là-bas parmi les cathédrales,
Mon Jean, souviens-toi d’elle aux heures vespérales
Et songe qu’en chantant dans ce ciel radieux
Elle adoucit pour nous le chagrin des adieux.
Qui sait si quelque jour, revenu des batailles,
Tu ne l’entendras pas sonner nos épousailles !
Pars, mon ami, la route est longue. Va là-bas
Pour qu’un poète un soir nous chante tes combats.
Va là-bas pour qu’un peu de tes triomphes fasse
Comme un nouveau manteau de gloire pour ta race ;

Pour que la France en toi reconnaisse les siens
Ô petit paysan des champs laurentiens !

Devant la mer

La mer est étale ; elle est bleue et rose.
Le couchant lui fait une apothéose ;
        Son sein, par moment,
Sous des lames d'or se gonfle et palpite
Alors que le vent l'incurve et l'agite
        Éternellement.

Veux-tu que l'on aille au large, ma mie,
Puisqu'elle est, ce soir, la mer endormie
        Et douce au marin,
Puisqu'elle est la mer qui s'offre sans voiles
Aux lointains baisers tombés des étoiles
        Sous un ciel serein ?

Nous irons tous deux sur l'eau paresseuse.
La mer est toujours la grande berceuse
        Des rêves mortels.
Sous l'immense voûte aux mille oriflammes
Viens, nous unirons de nouveau nos âmes
        Devant ses autels.

Le temps perdu

Ce pêcheur est fou, pourquoi reste-t-il
    À tendre son fil
Depuis le matin jusqu'au crépuscule ?
Les filles ont dit que c'est ridicule
    De ne pas oser
Au lieu d'un poisson leur prendre un baiser.

Le pêcheur songeait qu'un petit poisson
    À son hameçon
Vaut tous les baisers que l'on prend aux filles.
Les femmes ne sont que folles anguilles
    Qui ne valent pas
Le moindre goujon pris dans ses appâts.

Les belles alors, sur un ton moqueur,
    Ont ri de bon cœur,
Car viendra le jour où, pour ces malignes,
Le petit pêcheur, oubliant ses lignes
    Où l'on a mordu,
Reprendra d'un coup tout le temps perdu.

Viens avec moi

Viens avec moi, les bois sont en fleurs, nous irons
Sur la mousse légère et sur les liserons,
Partout où sont les pins, les bouleaux et les ormes,
Nous nous promènerons sous les branches énormes
Où le matin s'habille et se vêt de clartés,
Et nous serons les seuls à voir ses nudités.
Mets ton chapeau de paille et ta robe de tulle ;
Je te dirai des vers d'Horace ou de Catulle

Et tu me chanteras d’un ton plaintif et doux
Quelque vieille romance ou des airs de chez nous.

Le tisserand

Quelle heure exquise, et calme, et mystique !
Le mont Sur le lac au repos profile une ombre grise
Où tremble le reflet des eaux et du limon
Aux pieds des nénuphars balancés par la brise.

Les bois se sont grisés de l’ardeur des midis
Dans le grand flamboiement errant sur les ramures,
Et voilà maintenant que les cieux attiédis
Sous les branches des pins multiplient les murmures.

Le jour meurt, de partout des parfums sont venus,
Montant, larges encens, de la forêt ravie,
Et le soir harmonique avec des airs connus
Berce amoureusement la nature assouvie.

Tu sais créer de la beauté, même en mourant,
Ô toi, foyer de vie et source de jeunesse,
Et tu restes, soleil, l’immortel tisserand
Qui parfile les nuits pour que le jour renaisse !

Sous les branches

Comme pour ramener mes vagues rêveries,
À l’heure où le couchant étale ses pâleurs
Et, des pentes du mont aux sillons des prairies,
Verse ses derniers feux sur les dernières fleurs,

Je vais au bois parmi mes compagnes, les branches,
Les arbres sont de vieux amis et j’ai pour eux
L’amour qu’ont les enfants pour l’aïeule aux mains blanches,
Qui les endort avec des mots mystérieux.

Je les connais, je sais leurs noms et leurs usages.
Ils sont doux au rêveur comme ils le sont aux nids
Quand l’ombre de leurs troncs patinés par les âges
Rappelle les oiseaux que l’hiver a bannis.

Je leur parle et ma voix humaine les enchante.
Ils me répondent par des sons que je comprends
Car le vent qui parfois dans leurs ramures chante
N’est que l’écho profond de leurs cœurs délirants.

Les arbres comme nous naissent, vivent et meurent ;
Ils ont des jours sans joie et des jours fériés
Dans les feuilles que l’air agite et qui demeurent,
Dans celles que la bise éparpille à leurs pieds.

Ils aiment comme nous les aubes sous leurs voiles,
Les midis plus ardents, les nuits aux mille feux,
Les heures de soleil et les heures d’étoiles,
Eux qui boivent le sang d’un sol prodigieux.

Hélas ! ne laissons plus, par des mains étrangères,
Découronner nos bois où la source a pleuré.
Ces bois que les étés tapissent de fougères
Et dont l’aède, tant de fois, s’est inspiré.

Les bois qui chantent,
de Gonzalve Desaulniers (1863-1934)
a été publié par la Librairie Beauchemin,
à Montréal, en 1930.

ISBN : 978-2-89854-242-8
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2024

– 2243 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org